



Lara Gut

- 27 HOCKEY *La Suisse bat chichement l'Allemagne*
- 27 FOOTBALL *Senderos se blesse*
- 29 FOOTBALL *A Twente, McClaren convainc les sceptiques*
- 29 HOCKEY *Gottéron a son premier cadeau*
- 31 SKI ALPIN *Les relais jurassiens de Lara Gut*
- 33 BOXE *Valuev, boxeur à la recherche d'un crédit*

# Fabrique de champions «made in Japan»

**JUDO • L'armoire à trophées de l'Université de Tenri déborde de médailles olympiques. Une école à la dure, où l'on se préoccupe autant de défense des valeurs japonaises que de judo. Premier volet de notre reportage.**

VINCENT CHOBAZ  
DE RETOUR DE TENRI (JAPON)

Un jeudi de décembre à Tenri. A l'intérieur du dojo, les premiers étudiants s'étirent sur les tapis. Les autres suivent, par grappes, et longent au léger pas de course le colossal tatami qui mène aux vestiaires. Ils ont entre 18 et 22 ans et, pour la plupart, répètent ces gestes depuis toujours. Autant qu'ils s'en souviennent, ils ont toujours été judokas. On passe l'habit de circonstance, on scotche les extrémités, orteils, doigts ou talons, meurtris par la répétition des randoris précédents, avant de se mêler au gros des fantassins. Chacun à sa place, en silence. La chorégraphie est ordonnée. Elle durera deux bonnes heures. C'est la même qu'hier. Et demain, on remettra ça.

Léger frémissement, profondes révérences. Les professeurs déboulent. Le visiteur de passage se frotte les yeux pour y croire. C'est une apparition, une procession de légendes du judo, un musée de cire en mouvement, la promesse fugitive de médailles au kilo, et cette crainte dans les yeux de l'adversaire qui sait par avance qu'il sera débarqué bien avant les honneurs protocolaires. Ces dégaines familières appellent aussitôt les images de virées planétaires grandioses, passées ou récentes, du temps où le judo japonais était seul au monde. Reportée au football, la scène sonne comme cette publicité où se mêlent sur le même terrain vague Beckham, Henry, Messi, Del Piero et quelques gosses pressés d'en découder.

## Les poils au garde-à-vous

Il y a d'abord Shinohara. Le double mètre a perdu quelques kilos depuis la finale des lourds des JO de Sydney et cette victoire sur David Douillet que lui voleront les arbitres. Le reste n'a pas changé: une gueule grêlée, celle du méchant dans James Bond, et une mâchoire proéminente qui lui vaut au pays le sobriquet de «cheval». Depuis sa récente nomination à la tête de l'équipe nationale japonaise, l'ancien champion du monde est partout. Ses compatriotes l'idolâtrèrent. Et avec un physique pareil, difficile de passer ina-

perçu. A ses côtés, on reconnaît Hosokawa, dit «Chibi» (le petit), champion du monde et médaillé d'or aux JO de Los Angeles. Le défilé continue avec les plus anciens, Masaki (un titre mondial) et Fuji, quadruple champion du monde. Sur le tapis, mêlés aux étudiants, plusieurs anciens de Tenri sont là. Ce sont les tout meilleurs. A la fin de leurs études, grâce à leurs résultats, ils ont gagné le droit de continuer à s'entraîner ici. Les poils au garde-à-vous, on devore des yeux Tadahiro Nomura (-60kg), seul triple champion olympique de l'histoire de judo (Atlanta, Sydney et Athènes), qui enchaîne les combats libres sur le tapis des légers, en désignant du menton sa prochaine victime sans même la regarder.

Les professeurs et les anciens ont contribué à la naissance du mythe. Les quatre-vingts élèves sont là pour le

perpétuer. Depuis que le judo est sport olympique (1964), Tenri a remporté en moyenne plus d'une médaille par Jeux, une statistique étourdissante que seules quelques universités tokyoïtes peuvent égaler (Meiji, Tokay ou Kokushikan).

## Larmes et sueur

Les judokas entrent à Tenri avec un rêve commun: marcher sur les pas de leurs illustres prédécesseurs. Quitte à y mettre le prix: une vie communautaire quasi monacale dans une ville de province lénifiante, une charge d'entraînement qu'un professionnel européen vomirait, une discipline de fer et un strict respect de la hiérarchie qui n'excluent pas vexations et humiliations (lire ci-dessous).

Dans la constellation des plus de 200 universités japonaises qui ensei-

gnent le judo (!), Tenri tient une place à part. «Notre raison d'être, c'est notre différence», résume le professeur Shinji Hosokawa. «Nous enseignons un judo classique dans le respect de la tradition et des valeurs japonaises.» Et malgré la profondeur de l'armoire à trophées, «tout ça passe avant les résultats», assure le champion olympique. En clair, Tenri cultive un côté «vieux école», par opposition aux grandes universités de Tokyo, jugées coupables d'accorder trop de concessions à la modernité, tant morales que sportives.

«Le judo a été dénaturé, même au Japon. Notre sport ressemble de plus en plus à de la lutte. A Tenri, nous pratiquons un judo debout, où l'on cherche systématiquement le ippon (l'équivalent du k.-o. en judo./réd.). Cette exigence, qui fait aussi notre

fierté, demande beaucoup de la part des étudiants. Pour gagner en pratiquant un beau judo, il faut travailler davantage que les autres.»

L'entraînement d'hiver, qui débute aux aurores, toutes fenêtres ouvertes sous une température proche du zéro degré, ces deux tatamis de paille de riz que l'on a symboliquement conservés et qui meurtrissent un peu plus le dos des judokas, ou ces larmes de rage qui mouillent les yeux d'un jeune étudiant corrigé dans les règles de l'art – celle du «judo debout» – par un ancien durant d'interminables minutes: à Tenri, on est élevé à la dure. «Tout ça forge l'esprit», sourit Hosokawa. «Quand j'étais étudiant, j'ai beaucoup pleuré. En dehors du dojo, les bons moments n'ont pourtant pas manqué. A chaque fois qu'on tombe, on apprend quelque chose.»



Le dojo de Tenri: 500 tapis, quatre-vingts étudiants, et autant de rêves de gloire. ROBERT DANIS/LDD

## Six jours de relâche par an

La journée type d'un étudiant de l'Université de Tenri débute à 6 h du matin par soixante minutes de course, complétées par des exercices de réaction et de force. Petit-déjeuner puis départ pour les cours qui se termineront vers 16 h. Suit l'unique entraînement de la journée qui durera deux heures et demie avec pour plat de résistance 90 minutes de randoris (combats libres). Peu de technique spécifique ou de théorie. A Tenri, on préfère combattre. «Le système est complètement différent de celui que vous connaissez en Europe», explique Hosakawa. «Les randoris sont longs et après ça, les étudiants dorment généralement très bien. Les professeurs n'interviennent que très peu. On cadre les étudiants plutôt qu'on enseigne. C'est la méthode japonaise.» Une méthode usante, puisque le rythme et le contenu des entraînements sont chaque jour identiques, du lundi au samedi. Durant les vacances académiques, les exigences augmentent avec des exercices d'assouplissement au petit matin (pour éviter que les judokas ne restent sous la couette), l'entraînement du matin, celui de l'après-midi, et la course du soir.

A Tenri, le judo est obligatoire dès l'entrée à l'école primaire, et les doses sont revues à la hausse à chaque nouvelle étape scolaire pour culminer, au collège (90% des Japonais le fréquentent) à au moins un entraînement par jour, dimanche compris. Les collégiens n'ont droit qu'à six jours de relâche dans l'année. VIC

## La gymnastique des dominés

Emprunté à la culture japonaise, le principe du sempai-kohai (élève ancien-jeune élève) est omniprésent à Tenri et régit 24 heures sur 24 la vie des judokas, qui mangent, étudient, s'entraînent et logent en commun. Le sempai a un rôle de tuteur auprès du kohai. En retour, ce dernier doit un respect absolu à son aîné. Au dojo, la gymnastique à laquelle doivent se plier les plus jeunes envers les anciens, ainsi que tous les élèves à l'égard de leurs professeurs répond à des codes extrêmement précis.

Ainsi, lorsqu'un étudiant de première année longe le tatami, regard baissé et dos légèrement voité en signe de déférence, il fait une station à chaque fois qu'il arrive à la hauteur d'un plus ancien ou d'un supérieur, puis fait une brève révérence. La traversée de la salle en ligne droite est ainsi saccadée par une quinzaine de courbettes. Dans le doute, (mais qui est cet Occidental assis dans le coin qui a eu le privilège de s'entretenir avec un professeur?), le kohai préfère en rajouter une petite. On n'est jamais trop prudent.

Le principe du sempai-kohai s'applique également à l'extérieur du dojo. A Tenri, le moyen de locomotion le plus usité est le vélo. Lorsqu'un étudiant croise un des siens plus âgé, il doit descendre

de son engin pour le saluer. Idem s'il reconnaît la voiture d'un professeur. Et là encore dans le doute, on préfère ne pas prendre de risques. Même les véhicules à l'arrêt devant l'épicerie du coin – s'il est impossible de distinguer à l'intérieur de l'habitation l'éventuelle présence du propriétaire – changent les cyclistes en piétons soumis.

Dans l'immeuble où vivent tous les étudiants, les portes des chambres des «bleus» restent ouvertes à toute heure du jour et de la nuit pour que les ordres des sempai soit bien compris des plus jeunes. «Va m'acheter ceci, cuisine-moi ça»: les anciens ont le droit de disposer des néophytes comme bon leur semble, une relation dominant-dominant indépendante du niveau de judo des uns et des autres. Le règlement de maison prévoit en outre le couvre-feu à 22 h. Et pas moyen de faire le mur puisque ce dernier est hérissé... de barbelés. Les éventuels retardataires se feront raser le crâne par leurs congénères. Mais ce n'est pas la vie nocturne de Tenri, aussi excitante que celle de Lourdes à la mi-février, qui va donner aux étudiants le goût de la tonsure. VIC

Shinichi Shinohara: une gueule de méchant que les Japonais idolâtrèrent. ROBERT DANIS/LDD

